

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 47

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

— **Les nouveaux abonnés au CONTEUR pour 1891 recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.**

L'avenir des Cercles.

Il fut un temps où les cercles étaient chose importante dans une localité. Considérés comme le rendez-vous des gens de bon ton, de la société choisie, il n'était pas donné à chacun de figurer dans le tableau des membres où les noms de ceux-ci étaient inscrits par le meilleur calligraphe de l'endroit, et entourés d'ornements graphiques exécutés avec des encres de diverses couleurs!...

« Je vais à mon cercle!... Je vous introduirai au cercle!... On m'a dit au cercle!... » étaient des phrases qu'on savourait avec délices, et qu'on se plaisait à faire sonner aux oreilles de ceux qui n'en étaient pas membres.

Et madame disait d'un petit air pincé : « Ah! ne m'en parlez pas de ces hommes qui vont à la pinte!... mon mari ne va jamais qu'au cercle, avec ces Messieurs!... »

Dès lors, les choses ont bien changé, et tout nous porte à croire que les cercles ont fait leur temps.

Notre époque est si agitée, si fiévreuse à divers égards, les affaires deviennent si difficiles, que tout individu qui n'a pas de rentes doit pour ainsi dire se multiplier dans le domaine de la vie active, pour suffire à ses besoins et à ceux de sa famille. Et à côté des affaires commerciales, il y a le mouvement intellectuel, politique et social auquel on ne peut rester étranger. Il résulte de là qu'en considération de la position sociale qu'on occupe, de ses affaires, de ses relations, on est forcé de voir un peu tout le monde, d'entendre par-ci par-là beaucoup de choses, et de suivre le mouvement du jour.

Il faut tenir compte de tout cela, même dans ses moments de loisir, qui ne peuvent être employés comme autrefois.

Que ferait un homme dans les conditions dont nous parlons, s'il devait se lier aux habitudes par trop régulières d'un cercle?... Il y souffrirait de la mo-

notonie des conversations et de celle qui règne nécessairement dans un milieu où l'on se trouve toujours en face des mêmes figures. Il faut, quoi qu'on en dise, pour y goûter réellement du plaisir, être doué d'un tempérament spécial et sentir couler dans ses veines une certaine dose d'orgeat.

En effet, entrez dans un cercle quelconque, — car ici je n'en vise aucun d'une manière particulière, — qu'y trouvez-vous pour égayer un moment vos soirées?... Un local insuffisamment éclairé, par suite d'économies mal entendues, un ameublement qui ne reflète aucune lumière, des draperies poussiéreuses et sombres, des consommations qui, sans être meilleures que dans d'autres établissements, sont à un prix aussi élevé ; des billards durs et râpés, accompagnés de mauvaises queues.

Puis, à deux ou trois tables, — toujours les mêmes, — quelques fidèles et anciens habitués qui tapent le carton ou ruminent penchés sur un jeu d'échecs. — Ce sont les turbulents.

A proximité de leur main, des flacons de deux ou trois décis, versés méthodiquement et bus à petites gorgées, en faisant claquer la langue.

Quand je dis que ces messieurs prennent toujours les mêmes tables, le fait est rigoureusement vrai. Si, par hasard, quelque étranger au cercle, ou des membres peu au courant des habitudes de céans, viennent à y prendre place avant leur arrivée, nos pauvres habitués, tout désorientés, les regardent d'un œil peu hospitalier, et qui a l'air de dire : « Que font-ils à cette table, ceux-là?... Mais c'est ma chaise, c'est celle de l'ami X... C'est vraiment un peu fort!... Voilà ma soirée gâtée! »

Et voyez un peu le fidèle aller au cercle : c'est toujours à la même heure, — à quelques minutes près. — Quelle dignité dans le maintien, quelle contenance correcte ! Sa marche n'est jamais ni plus lente, ni plus rapide ; et sa canne fait entendre, à intervalles réguliers, les coups de son ferret. Il suit invariablement le même côté de la rue, et s'il pouvait toujours poser le pied sur les mêmes pavés, il en éprouverait, j'en suis sûr, une douce satisfaction. — Ce sont là des

jouissances que beaucoup ne connaissent pas, hélas !

En arrivant au cercle, l'habitué pend, au crochet dont il fait choix, son chapeau et son pardessus, en dépliant ce dernier d'une main soignée. Puis, avant de s'asseoir, poignées de mains et salutations d'usage : « Comment allez-vous, mon cher ? — Mais, pas mal, et vous ? — Charmé ! charmé !... Quel temps ! dites-moi. — N'est-ce pas !... En faites-vous une ? — Avec plaisir.

Et en avant le carton, l'as, les rois, les dames, et le fou de pique, éléments de gaieté et de conversation intéressante.

Et c'est ainsi chaque soir !... Qu'en pensez-vous, cher *Conteur* ?... Ne croyez-vous pas avec moi que les cercles ont fait leur temps ?...

Un ancien abonné.

L'article qu'on vient de lire est suffisamment long pour que nous n'y ajoutions pas en répondant à la question qui nous est posée par notre correspondant. Nous dirons néanmoins qu'à côté du jugement, peut-être un peu sévère, qu'il porte sur les cercles en général, nous remarquons par-ci par-là quelques bonnes vérités ; et nous sommes obligés de reconnaître avec lui que ces lieux de réunion si à la mode autrefois, sont aujourd'hui de moins en moins fréquentés.

Morges, 16 novembre 1890.

Monsieur le *Conteur*,

La lettre que vous avez reçue au sujet de la baguette de coudrier m'engage à vous adresser les quelques lignes suivantes :

A notre époque, il est de bon ton de douter de tout, excepté de soi-même, et cependant il est avéré que dans la plupart des pays de l'Europe on se sert encore de la branche du coudrier, non seulement pour découvrir des sources, mais aussi des gisements de métaux ou de minéraux, et il est plus d'une mine de fer ou de cuivre, aujourd'hui en exploitation, qui a été découverte par de prétendus charlatans.

Je me hâte de dire que je ne crois pas à la vertu magique du noisetier, mais la baguette sert à rendre sensible l'effet parti-

culier produit sur certains individus par la proximité de l'eau ou de métaux.

En d'autres termes, l'opérateur, placé sur un terrain donné, éprouve une sensation plus ou moins forte qui, arrivant aux mains, produit le mouvement de la baguette.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de décider si c'est là un phénomène magnétique ou électrique.

Les individus dont le système nerveux est affecté par des causes qui, pour nous, sont imperceptibles, sont relativement nombreux : un certain comte Tristan, qui a écrit sur ce sujet, estime que sur quarante personnes, il en est une qui est géologue malgré elle ou sans le savoir.

Dans le Harz, il existe une petite peuplade dont tous les membres sont des adeptes de la baguette. Comme ils sont très habiles, on paie leurs services fort cher, et ils seraient tous riches s'ils ne menaient pas une vie de sacripans.

Une femme de la Suisse allemande, nommée Beutler, qui vivait il y a quelque cinquante ans, éprouvait des sensations très vives, et souvent douloureuses, sur différentes parties du corps, lorsqu'elle se trouvait près d'une source souterraine ou d'un gisement de minéraux.

Enfin, le célèbre pasteur Oberlin du Ban de la Roche était un grand découvreur de sources et ne dédaignait pas de se servir du coudrier. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples à l'appui de la thèse ci-dessus, mais je crains d'abuser de vos colonnes, ou, ce qui serait peut-être fâcheux, de passer pour fou aux yeux de vos lecteurs.

Agrérez mes salutations. V.

C'est avec grand plaisir que nous avons accueilli la lettre qui précède, — très intéressante par certains faits qu'elle rapporte, — et nous sommes charmé de l'avoir provoquée. Néanmoins, nous avons le regret de dire à notre correspondant que les arguments qu'il avance ne modifient en rien notre manière de voir au sujet de la baguette de coudrier.

On nous dit que la proximité de l'eau ou des métaux produit sur certains individus « un effet particulier, et qu'ils éprouvent des sensations très vives, souvent douloureuses, sur différentes parties du corps, lorsqu'ils se trouvent près d'une source souterraine ou d'un gisement de minéraux. » Mais, s'il en était ainsi, que deviendraient ces braves gens près d'une fontaine, d'un fleuve ou d'un lac ?... Quelle attitude auraient-ils en bateau à vapeur ?

Et lorsqu'il s'agit de métaux, vous voyez d'ici la figure qu'ils feraient dans le magasin Francillon ou en montant à la Tour Eiffel ! Ils seraient pris d'une agitation nerveuse telle, qu'il faudrait

les lier comme de pauvres fous, ce qui serait fort triste.

Non, la baguette de coudrier ne sera jamais pour nous qu'un simple morceau de bois, bien innocent des prodiges qu'on lui attribue.

Un coup d'œil dans la société parisienne.

Mesdames. — Donnons un coup d'œil dans la société parisienne que la saison vient de ramener nombreuse au sein des plaisirs et des fêtes de la grande ville. Prenons pour guide un spirituel écrivain, la baronne Staffe, qui publie, dans l'*Estafette* de Paris, une intéressante chronique, à laquelle nous empruntons les détails suivants :

Paris est à ce moment très vivant, très peuplé de monde élégant. On y reçoit beaucoup à table, on s'y visite assidûment, on se retrouve journellement au théâtre.

La princesse Brancovan, qui a passé l'été dans sa belle villa d'Amphion, est installée actuellement en son hôtel de l'avenue Hoche, et va recommencer ses déjeuners fameux où l'entente la plus délicieuse doit régner pour justifier leur nom de *Concordia*. La politique n'y trouve pas de place dans la conversation.

A l'issue des déjeuners de la princesse, on fait toujours de la musique, ce qui contribue encore à adoucir les mœurs... pendant quelques heures au moins, et l'on ne saurait trop féliciter M^{me} de Brancovan d'obtenir ces trêves, si courtes qu'elles soient.

L'hôtel de Condé, habité par la comtesse de Chambrun, musicienne de première force, retentit également de sons harmonieux.

Chez la marquise de Blocqueville, il y a toujours foule aux réceptions du mardi, et ses soirées musicales et littéraires du lundi recommenceront prochainement.

Fontainebleau est aussi dans toute sa gloire ; les heureux de ce monde y peuvent trouver les plaisirs de la chasse pendant le jour, et ils ont pour leurs soirées le bal, la comédie, la musique. La saison de cette charmante petite ville dure neuf mois ; au printemps, outre les déjeuners et les promenades, on y a tous les divertissements de Paris ; l'été, la villégiature y est plus agréable qu'en tout autre lieu. En résumé, la ville de François I^{er} ne se calme guère que pendant les trois premiers mois de l'année, et encore.

Du reste, je crois que partout on a résolu le problème de s'amuser toujours, et quand même, et bien que les campagnes soient fort tristes en ce moment, sous leur voile de brume, les châteaux de France retentissent des éclats du plaisir et de la gaieté.

Les modes d'hiver ne sont pas encore déclarées ; nous en sommes toujours à celles d'arrière-saison. Dans les voitures qui filent vers le Bois, vous apercevez les toilettes de fin drap, de nuance tendre : héliotrope, turquoise, mastic, vert nil, etc. Les têtes sont coiffées de l'imperceptible capote ou de l'immense chapeau rond. Sur les épaules, en attendant les fourrures et les lourds manteaux, des pélerines-prélat, des cols ozarine, en lophophore, avec manchon assorti.

Jamais le plumage du superbe oiseau des Indes n'eut un pareil succès. Les douairières se souviennent de l'avoir vu porter, pour la première fois, par la princesse Clémentine, — mère du prince de Bulgarie, — à une réception de la cour de Louis-Philippe, son père. La garniture envoyée par l'empereur du Brésil, — où le beau galinacé a été acclimaté, je pense, — avait été posée sur une robe de satin blanc. On admira beaucoup le magnifique ornement, mais il fallait être fille de roi pour le posséder, son prix étant excessivement élevé. Le vrai lophophore coûte encore très cher, mais en l'achetant, les femmes élégantes satisfont, à la fois, leur coquetterie et leur cœur. Elles savent que cette parure, chatoyante comme si elle était faite de pierreries, n'appartient qu'aux privilégiées, et qu'en embellissant leur beauté, elles procurent du pain à un nombre considérable de petites fées, dont les mains habiles assemblent ces plumes étincelantes, avec une patience et un goût dont tout le monde se rend compte en admirant leur travail.

Le bas de Grand'Mère.

Ce fut vers le temps des semailles
Qu'elle fit les premières mailles ;
Depuis, l'hiver comme l'été,
Toujours elle avait tricoté,
En ruminant quelque prière ;
Et plus ses lèvres marmottaient,
Plus ses mains maigres tricottaient,
Pauvre Grand'Mère.

Les doigts se raidissaient rebelles,
Et souvent, le soir, aux chandelles,
Les yeux, clignotant sous les cils,
De la laine brouillaient les fils.
Aussi le bas n'avancait guère ;
Depuis six mois, c'était bien long,
Elle n'en était qu'au talon ;
Pauvre Grand'Mère.

Vint l'automne, temps des veillées ;
On s'assemble pour les teillées.
Grand'Mère, au fond d'un vieux cabas,
Avec elle emportait son bas.
« Quand aurez-vous fini la paire ? »
Lui disaient jeunesses en rond,
Tout en cassant le chanvre blond.
Pauvre Grand'Mère.

Un soir, de sa main qui tremblotte,
Elle remit dans la pelotte
L'aiguille pour ne plus l'ôter ;
Et lasse enfin de tricoter,
S'en alla dormir sous la terre,
Ayant fait son temps ici-bas,
Sans avoir pu finir son bas.
Pauvre Grand'Mère.

H. PAUTHIER.

(Extrait des *Gaudes*.)

Lè coumechons

Dévant qu'on aussè lo tsemin dè fai,
on ne saillessâi pas atant qu'ora, et
n'étâi pas râ dè vairè dâi vilhiès fennès
que n'aviont jamé met lè pi ein défrou dè
la perrotse. Dein cé teimps, cé qu'allâvè
per hazâ pè la vela, quand demâorâvè
dein on veladzo on bocon liein, dévessâi
fèrè dâi coumechons po 'na masse dè
dzeins. C'étâi onna metse dè pan po